

ELIAS KHOURY

L'Étoile de la mer

Les Enfants du ghetto

*roman traduit de l'arabe (Liban)
par Rania Samara*

Sindbad
ACTES SUD

PRÉAMBULE

LE PRONOM PERSONNEL DE L'ABSENT

Stella Maris, ou l'Étoile de la mer, c'est la terrasse de Dieu qui surplombe la blanche colombe baignant dans l'eau que nous appelons Haïfa.

Sur cette terrasse, là où la colline du prophète Élie nous conduit au miracle, Adam Dannoun, le héros et narrateur de cette histoire, découvre les multiples visages qu'il possède, il se réconcilie avec ses patronymes et tisse son histoire. Ici, il a savouré son premier baiser, il a connu les plaisirs et les affres de l'amour. Ici, il a juré fidélité à la jeune fille qu'il aimait et a appris l'alphabet de la trahison afin d'effacer les blessures de son cœur par de nouvelles blessures.

Quand il était taraudé par les souvenirs de la "terrasse de Dieu", alors qu'il tentait de dessiner sa propre image avec l'encre des mots, il observait Haïfa tomber dans la mer depuis les hauteurs du mont Carmel, étendre ses ailes, comme si les flots constituaient son espace. La ville plongeait dans l'eau, flottait, devenait le refuge du jeune homme dont le seul gîte était le sentiment que sa vie était l'ombre de la vie de quelqu'un d'autre qui, à son tour, était l'ombre d'une histoire sans auteur.

Maintenant, une immense nostalgie le ramenait vers Stella Maris où il s'asseyait, solitaire, avec la sensation d'être absent, invisible. Le temps de l'absence lui manquant, il a recours au pronom de la troisième personne pour écrire son absence.

Là, au mont Carmel, où l'Histoire s'est jouée des histoires du lieu, Adam II est né sur une terrasse. Il meublait sa solitude

grâce à la mer, se rinçait les yeux avec le coucher du soleil à l'horizon et se noyait dans le silence de l'air marin qui imprégnait son visage du goût du sel.

Adam Dannoun, fils de Hassan et de Manal Dannoun, né dans le ghetto de Lod en 1948, décida que son histoire était née quand il s'était assis sur la terrasse de Dieu qu'on appelait Stella Maris, afin de humer l'air de sa liberté qui montait de la mer. Il passait de longues heures sur le banc de pierre qui était son refuge favori pour échapper au souvenir de sa mère, de son séjour au garage ou du grand appartement abandonné de Wadi-l-Salib, un cadeau du propriétaire du garage pour ses seize ans. À son amie Rifqa, qui lui proposait d'aller y faire l'amour pour la première fois, il répliqua qu'il craignait les fantômes qui hantaient les maisons abandonnées et ajouta qu'en rentrant chez lui, il marchait sur la pointe des pieds pour ne pas éveiller les fantômes des absents qui avaient été expulsés et que la mer avait engloutis. Il dit aussi qu'il entendait le son de leurs voix lovées entre les pierres de la maison, qu'il voyait leurs visages recouverts de l'obscurité de l'absence déambuler dans la maison comme s'ils faisaient leurs adieux au lieu ou en reprenaient possession.

Adam Dannoun ne possédait pas le langage adéquat pour dire à Rifqa qu'il craignait les propriétaires de la maison dont il avait fait connaissance grâce aux photos accrochées aux murs, qu'il redoutait en particulier le regard de la jeune femme qui portait un bébé dans les bras car, dans le coin des yeux de cette femme dont il ignorait le nom, il avait vu la souffrance, la peur qui se diffusait dans le blanc et la lumière qui étincelait dans les pupilles.

Adam n'avait pas le courage d'admettre qu'il était incapable de tromper cette femme dans sa propre maison. Une semaine après que M. Gabriel lui eut dit que cette maison était désormais la sienne, le garçon enleva des murs toutes les photos de la famille haïfaïenne qui vivait là et les reléqua dans l'une des pièces. Leur emplacement fut occupé par les fantômes blancs des absents, il dut vivre avec les empreintes pour

éviter le regard des anciens propriétaires qui emplissaient son âme d'une étrange sensation d'appréhension et de culpabilité. Pourtant l'image de la jeune femme ne le quitta pas un instant, il la reprit, l'accrocha à la place d'honneur de la maison, lui demanda pardon et lui donna le nom de Chahla. L'image de Chahla et de son enfant, qu'il appela Naji, devint sa compagne dans cette maison grouillante des fantômes des absents.

Si Adam connaissait la signification de l'amour il aurait dit que Chahla était son premier amour, mais comment un jeune garçon de seize ans aurait-il su raconter une histoire d'amour digne de constituer un chapitre du *Collier de la colombe*, écrit par l'Andalou Ibn Hazm, qui y évoquait les incroyables formes de l'amour et racontait dans l'une de ses histoires comment la passion de l'image se métamorphose en désir et cause le désespoir de l'amoureux, représentant ainsi le degré le plus élevé de l'amour.

La femme de la photo ressemblait beaucoup à Manal, sa mère. Le passage du temps n'avait laissé aucune marque sur sa jeunesse claquemurée dans la tristesse, alors qu'elle serrait dans ses bras un bébé qui resterait éternellement un enfant, car les absents ne grandissent pas et ne meurent pas. Chahla, accrochée au mur du souvenir dans une maison à Wadi-l-Salib, fut-elle son premier amour ? Ou simplement une photo suspendue sur le blanc de sa mémoire ?

À Stella Maris, Adam Dannoun décida de chasser les souvenirs nichés dans sa vie et de recommencer comme s'il venait de naître. Il vivait seul après avoir déposé le passé dans une caisse enterrée sous terre. Haïfa en serait le terrain, il oublierait tout, il enterrerait l'histoire de Lod, ses souffrances, les contes de ses amoureux dans la caisse de l'oubli, puis il s'en irait.

La question qui perturbe l'auteur de ces récits est de comprendre comment les absents écrivent ? Un absent pouvait-il raconter son histoire à la première personne et l'écrirait-il alors comme s'il se souvenait, ou devrait-il recourir au pronom de la troisième personne pour écrire à sa place ? Le jeu des pronoms dans la langue arabe est extraordinaire et n'a son équivalent

dans aucune autre langue. Les lettres qui prennent la place des personnes s'appellent "consciences", or la conscience est aussi le scrupule moral invisible, comment alors les romanciers pouvaient-ils écrire en utilisant la conscience de l'absent ? Et puis, que signifie cette idée que la conscience doit s'absenter afin de pouvoir raconter ?

À l'instant où Adam quitta la maison de sa mère à Haïfa, il eut le sentiment de choisir l'absence. Il n'eut que le choix de se scinder en deux : une moitié pour la présence et une autre pour l'absence. La première vit actuellement à New York, où il est absent du lieu et présent dans le texte, alors que la seconde vit à Haïfa, c'est-à-dire qu'il est toujours présent dans un lieu occulté. Ce présent-absent, ou cet absent-présent, voudrait reconnaître aux Israéliens leur supériorité, ne serait-ce que dans un seul mot. En créant de toutes pièces le terme "présent-absent", le législateur israélien fit montre de génie, surpassant l'imagination de tous les écrivains réunis du théâtre de l'absurde en désignant tout un peuple par un titre absurde.

Les linguistes arabes appellent le pronom de la troisième personne "le pronom occulté" et l'auteur de cette histoire se voit obligé de se dissimuler. Il parlera d'Adam comme s'il le découvrirait. Il oubliera l'enfant trouvé presque mort sur la poitrine de sa mère, sous un olivier sur la longue route entre Lod et Ni'lin. Il regardera la vie avec des yeux neufs. Il jouera avec l'absence jusqu'au bout. Il disparaîtra pour écrire à propos des lieux abolis, mais son émerveillement pour les yeux de Chahla dans l'image de la mémoire lui révélera l'absurdité de son jeu, car l'absence de cette femme derrière son regard mordoré éveillera en lui la nostalgie de sa petite mère qu'il n'est jamais parvenu à oublier.

Au cours de cette étrange nuit de décembre, alors que les nuages voilaient les étoiles du ciel, il fit l'amour avec Rifqa sous le regard jaloux de Chahla, il découvrit que la vie n'était qu'un leurre, qu'il fallait un leurre similaire pour l'affronter et ne pas être écrasé par la mémoire de la nostalgie et de la peur, évitant ainsi de devenir un fantôme qui vivrait avec les fantômes grouillants dans les maisons branlantes de Wadi-l-Salib.

LA COLOMBE BLANCHE

LE DÉPART

1

Adam Dannoun avait quinze ans lorsqu'il quitta, dans la nuit du vendredi 25 octobre 1963, la maison de sa mère, au pied du mont Carmel.

Il était deux heures du matin quand Adam attrapa son sac à dos, avança sur la pointe des pieds, atteignit la porte, se baissa pour lacer ses chaussures. En se relevant, il vit Manal qui lui tendait une grande enveloppe.

Il avait décidé de partir sans crier gare. Il avançait à petits pas pour ne pas la réveiller et éviter ainsi les scénarios des adieux qu'il avait tissés dans sa tête : quitter la maison en catimini, laisser tout derrière lui, n'emporter que ses livres d'école et quelques vêtements de rechange. En surgissant devant lui dans sa chemise de nuit bleue, c'était comme si elle émergeait de ses rêves. Il se releva et la vit devant lui, il recula alors et s'adossa au mur.

Elle dit qu'elle savait qu'il était sur le point de partir, qu'elle s'était préparée à cet instant depuis dix ans et avait gardé pour lui le testament que lui avait confié Hassan Dannoun à l'heure de sa mort à l'intention de son fils unique qui n'était pas encore venu au monde.

“Tiens. Prends ça... C'est le testament de ton père.”

Adam avança une main tremblante et saisit l'enveloppe. Le garçon n'avait pas ressenti un tel flot d'émotions depuis

longtemps. Pris de vertige, il s'appuya sur le mur avant de glisser par terre, l'enveloppe à la main.

“Ces papiers sont le testament de ton père. C'est tout l'héritage qu'il m'a laissé. Je te le donne, je ne le mérite pas, moi.

— Tu appelles ça un legs ? demanda Adam.

— Nous ne possédons rien d'autre que la parole”, murmura-t-elle.

L'obscurité qui enveloppait la longue chemise de nuit bleue de sa mère était traversée d'une lumière mystérieuse qui lui faisait comme un halo scintillant autour du corps. Adam ne vit que cette auréole autour des yeux mi-fermés de sa mère, de ses paupières tremblotantes, de sa main tendue.

Elle se pencha sur son fils comme si elle était sur le point de l'enlacer, mais se ravisa et recula. Le garçon tendit les bras vers sa mère, mais celle dont la chemise de nuit bleue se confondait avec les ombres s'était déjà éclipsée.

Elle lui parla du testament de son père, sa voix semblait émerger d'un puits de silence pour y retourner. Il prit appui sur le mur pour se relever, mais retomba de nouveau. Et de nouveau, la femme se pencha sur son fils en lui tendant le bras. Il lui saisit la main et fit un effort pour se mettre debout. Il ne trouva rien à dire. Elle le regarda bien droit dans les yeux et lui dit d'attendre que la pluie s'arrête puis, lui tournant le dos, elle disparut dans sa chambre.

Chaque fois qu'Adam se rappelait cet instant d'adieu, ses jambes se dérobaient sous lui et il devait s'asseoir pour ne pas tomber, il se sentait envahi par le battement de la pluie contre les vitres et par le sifflement du vent tout autour de lui.

Il lui plaisait de décrire sa mère comme la femme des effondrements. Pour son fils, qui, bébé, avait tété ses seins desséchés et était resté assoiffé toute sa vie, Manal était un secret hermétique et des bribes de mots. De sa voix, il ne se souvenait que de bribes, comme si elle parlait en son for intérieur, ne s'autorisant à émettre que quelques sons vagues qui évoquaient des paroles non dites, ou alors dites de manière à ce que personne ne puisse les déchiffrer. L'image de la petite Manal, telle qu'il

se la rappelait, céda la place à celle qui s'était écroulée par terre en l'accueillant à la maison, lors de son retour de Nazareth.

Son ami Ibrahim était décédé pendant le match de football qui avait eu lieu entre les équipes de Nazareth et d'Eilaboun. Adam resta trois jours dans la "capitale de la Galilée" comme les Nazaréens aiment appeler leur ville. Pendant ces journées difficiles, Manal ne put accompagner son fils, car son époux Abdallah al-Achhal le lui avait interdit, et lorsque son fils revint à la maison après avoir frôlé la mort au cours de son interrogatoire par les services israéliens, accusé d'être responsable de la mort de son ami, Manal courut à la porte, les bras tendus. Avant d'atteindre son fils, elle s'écroula. Son buste bascula en arrière comme si elle était sur le point de s'asseoir, puis elle tomba sur le dos, les bras en croix, le visage agité de tressaillements.

Adam saisit le bras de sa mère pour la relever et sentit un frémissement de tendresse dans ses doigts. Il se rappelait ce frémissement comme de la tendresse, pourtant il savait bien que ce terme n'était pas adéquat. Il pouvait dire qu'il avait senti l'âme de sa mère, allongée par terre, se répandre dans ses doigts doux comme de la soie. Il se pencha sur elle, vit les ombres de ses yeux fermés et il eut peur de la mort. Il crut que sa mère était en train de rendre l'âme, mais il ne cria pas. Les battements de son cœur s'accéléchèrent, il se mit à haleter. Il lui passa la main sur les yeux, elle les ouvrit et tenta de se lever. Il posa un baiser sur son front et l'aida à se relever. Elle se leva et esquissa un timide sourire d'excuse. Elle lui prit la main, posa un doigt sur ses lèvres et lui fit signe de se déshabiller. Elle prit ses vêtements qui puaien la prison, les jeta à la poubelle et lui ordonna de se laver. Lorsqu'il sortit propre et radieux de la félicité de l'eau, il trouva une table qui regorgeait des mets préparés par Manal : des œufs au plat saupoudrés de sumac, du fromage, des olives, du miel et du thé. Elle le regarda s'empiffrer puis lui dit d'aller se coucher.

Elle ne posa aucune question, car elle savait qu'il était innocent, et lui ne donna aucune explication, ne fit aucun reproche.

Il redoutait de prononcer devant elle les mots racontant les souffrances d'un garçon qui n'avait même pas quatorze ans, arrêté pour un délit qu'il n'avait pas commis. Adam avait l'impression qu'en heurtant sa mère, les mots deviendraient des plaies. Quand il la voyait sortir de la chambre et entendait les cris et les injures de son mari, il lui semblait que sa propre nuque était criblée de coups. Ses plaies ressemblaient à ses yeux : des yeux qui ne pleuraient pas, une nuque couverte de plaies qui ne saignaient pas.

Adam décida de s'en aller. Il sentait que sa mère ne voulait pas de lui comme témoin de son humiliation, la maison lui devenait étroite, il manquait d'air. Il ne lui vint pas à l'esprit de proposer à sa mère de partir avec lui. Il savait qu'elle n'avait nulle place où aller. Son retour à Eilaboun, son village, était impossible, car non seulement elle s'était enfuie avec le combattant Hassan Dannoun dont elle avait eu un enfant, mais elle s'était remariée après le décès de son premier mari, avec un homme marié qui prétendait avoir perdu sa première femme dans l'obscur confusion de la Nakba. Par ailleurs, Lod, malgré ses misères, était devenu pareil au paradis perdu, elle dut le quitter lorsque les juifs confisquèrent la maison dans laquelle elle vivait sous prétexte que celle-ci faisait partie des biens des absents et appartenait désormais au Fonds national juif.

Une femme sans famille s'appuyant sur sa propre ombre brisée sur les oliviers et les orangers dont elle cueillait la vie comme travailleuse journalière, sur une terre confisquée qui appartenait à son mari. Or cette humiliation même était désormais un espoir impossible.

L'histoire d'Adam Dannoun était inscrite sur les cils de sa mère et cette femme qui ne parlait qu'en chuchotant dissimulait ses émotions avec ses cils ; le garçon devait saisir le message dans leur battement rapide ou lent pour comprendre les signes que Manal lui faisait parvenir.

Adam croyait que la vie de sa mère s'était arrêtée là-bas, suspendue aux barbelés du ghetto de Lod qui, retirés plus tard, n'en demeurèrent pas moins incrustés dans la conscience des

gens. Manal avait quitté Eilaboun pour suivre son époux dans l'inconnu de Lod et s'était retrouvée prise au piège du ghetto. Une toute jeune femme qui portait son bébé sur le bras, guidée par un jeune aveugle de dix-huit ans, déterminé à être les yeux d'une femme qui ne savait rien de l'endroit où elle se trouvait coincée et où elle était vouée à rester.

Une maison silencieuse et sans vie, c'est ainsi qu'Adam rappelait l'instant où Ma'moun l'aveugle avait disparu. Il avait sept ans et, en rentrant de l'école, il retrouva la maison enveloppée des effluves de l'encens. Assise devant l'icône de la Vierge à l'Enfant, sa mère avait le visage caché entre les mains. Elle ne bougea pas en entendant les pas de son fils, garda la tête penchée comme si elle ne voyait pas et ne répondit pas lorsqu'il lui demanda : "Où est Ma'moun ?" Puis soudain elle se leva en serrant l'icône contre sa poitrine avant de la remettre à sa place sous le matelas.

Il comprit ce jour-là que Manal était devenue orpheline comme lui et que, désormais, il devait être un père et un époux pour elle afin de la sauver de son destin. Ces sentiments qu'Adam pouvait formuler en réorganisant ses souvenirs n'étaient pas bien clairs, le jour où il rentra chez lui, après avoir passé trois jours en prison pour un délit qu'il n'avait pas commis.

Adam avait été arrêté à Nazareth le jour où son ami Ibrahim, gardien de but de l'équipe de football, avait été tué. Ce dernier avait cinq ans de plus qu'Adam et il avait quitté Lod avec sa mère pour repartir à Nazareth et mourir sous un coup de ballon de Naïm Salem, célèbre pour ses tirs imparables. Le ballon l'avait atteint en pleine poitrine et on raconta que, ses poumons s'étant vidés, il mourut asphyxié. Adam n'avait rien à voir dans cette affaire, il était venu à Nazareth et son ami lui avait fait enfiler le maillot de l'équipe et l'avait installé sur le banc des réservistes pour assister au match. En voyant son ami se tordre de douleur, il s'était précipité sur le terrain et avait été arrêté, alors que Naïm avait réussi à s'enfuir.

Adam se souvenait de la mort de son ami comme d'un rendez-vous manqué avec le chagrin. Il n'éprouva que du mépris

pour lui-même à cause de son arrestation car, au lieu de se sentir triste pour le sort de son ami, il craignit pour lui-même et, lorsqu'il fut libéré, il eut envie de danser de joie, au point de quitter la prison et de rentrer à Haïfa sans présenter ses condoléances à la famille de son ami.

La femme chancelante qui l'accueillit à la porte ne lui posa aucune question, elle dit qu'elle était certaine de son innocence, qu'elle l'avait confié à Al-Khodr : "Saint Georges, à toi d'aider mon garçon !" Elle ne lui demanda pas comment il était rentré ni ce qu'était cette Chevrolet rouge qui l'avait déposé à la porte et se comporta comme si elle était au courant de tout. Ce qui troubla le plus Adam, c'était la façon dont Manal avait deviné l'instant exact de son arrivée, car elle l'attendait à la porte, presque défaillante et, dès qu'il entra, la table fut dressée en un clin d'œil avec de nombreux plats tous plus appétissants les uns que les autres.

La mort d'Ibrahim à Nazareth fut un tournant dans sa vie. C'était la première fois qu'il voyait quelqu'un mourir sous ses yeux et, lorsqu'il se rappelait cet horrible instant, il se sentait abattu, complètement amorphe. Ce garçon qui était né dans le ghetto de Lod, qui y avait connu une enfance chargée d'histoires de cadavres décomposés et d'humiliations dans la cage où les gens avaient été enfermés, pour qui la mort n'était pas autre chose que les récits qu'il écoutait comme les enfants écoutent des histoires, se retrouva pour la première fois devant une mort réelle qui ne ressemblait pas du tout à celle des contes.

Il se pencha sur Ibrahim et lui dit de se lever, mais le gardien de but, les yeux fermés, le visage crispé, ne réagit pas, c'était comme s'il n'entendait pas. Adam le prit alors dans ses bras pour le mettre debout, mais Ibrahim pesait des tonnes et il ne put le bouger. Les secouristes arrivèrent et repoussèrent Adam avant d'emporter le gardien de but sur un brancard. Le corps n'était plus celui de son ami et son visage avait l'aspect d'un masque jaunâtre. Il comprit alors qu'il était mort et que la mort ne signifiait pas seulement que l'âme se retire du corps,

mais que le corps aussi se retire du corps, que le cadavre devient une créature étrangère sans ressemblance avec l'être qui fut.

Cette première confrontation avec la mort fit comprendre à Adam comment, à Lod, la mort s'était muée en histoires. À l'instant où l'âme se retirait, le corps perdait l'identité qui le protégeait de la disparition et de la décomposition. Ainsi, toute parole sur la mort devenait neutre, sans émotion, rien qu'un espace de silence entre deux mots, c'était alors qu'elle devenait une histoire.

Lorsqu'il fut arrêté, Adam était convaincu que le mort n'était pas son ami. Ibrahim avait disparu derrière un cadavre qui ne ressemblait pas à son propriétaire. Il ne comprit pas pourquoi il ne pleurait pas et, au lieu d'être envahi par le chagrin, il eut peur des enquêteurs qui se gaussaient de son accent oriental lorsqu'il parla en hébreu, de sa peur et du claquement incessant de ses dents.

Plus tard, en émigrant à New York, où il mourrait seul, brûlé par la braise de sa cigarette, il comprit que la mort d'Ibrahim, si soudaine et tellement absurde, l'avait réconcilié avec la multitude d'histoires qui avaient peuplé son enfance. Désormais, il était capable de considérer le drame de Lod comme une histoire dessinée dans les yeux des victimes.

À deux heures du matin, le 18 novembre 1963, un an après sa courte incarcération à Nazareth, sa mère l'attendait encore une fois à la porte. Sans que personne ne lui dise quoi que ce soit, elle savait. La capacité extraordinaire de cette femme à tout savoir de lui le stupéfiait.

Si vous aviez demandé à Adam de vous raconter l'histoire de sa mère, il aurait écrit des pages et des pages à l'encre blanche. Il s'était toujours imaginé ainsi ; écrivant en blanc sur du blanc, au lieu d'écrire et d'effacer ensuite comme font les écrivains. Il aurait écrit une histoire blanche, dessinée avec le silence, le chuchotement et l'approche de ce qui est tu pour dire, sans rien dire.

Il ne trahit sa mère qu'une seule fois, lorsqu'il dit à Dalia qu'il écrirait sa propre histoire sur son corps à l'encre blanche.

Son amie éclata de rire en rétorquant qu'il fantasmat. Il était au sommet de l'orgasme et, lorsque le corps s'unit au corps, lorsque la jouissance fusionne avec la jouissance, lorsque la parole s'étrangle, l'esprit divin aux innombrables ailes flotte sur l'eau de l'amour qui jaillit de la source de vie. L'amour devient l'alchimie de l'âme et, avec son encre blanche, l'homme écrit sur le corps de la femme l'histoire de sa fusion dans la féminité de l'eau.

Adam ne reprit jamais plus l'histoire de l'encre blanche avec Dalia, car il avait le sentiment de trahir la métaphore qu'il avait toujours réservée à Manal. Elle était la seule femme digne de l'encre blanche de l'amour. La jeune femme aux lèvres gercées était assoiffée d'un amour qui n'était que mirage. Trois désillusions se partageaient sa vie : celle liée à son époux, Hassan Dannoun, blessé au moment de la chute de Lod, elle s'était alors transformée en infirmière pour l'assister à l'heure de sa mort ; celle liée à Ma'moun, le jeune aveugle qui fut son ami au temps du ghetto et un père de substitution pour son fils unique et qui était parti alors qu'Adam avait sept ans ; celle causée par son mariage avec Abdallah al-Achhal, l'homme impénétrable qu'elle n'avait pas réussi à aimer.

Adam savait pertinemment que son départ ne laisserait pas de regrets dans le cœur de sa petite mère, elle désirait qu'il parte et sa décision n'était que l'écho de ce désir secret. Pourtant, aujourd'hui, dans son exil volontaire à New York, il n'était plus aussi certain de cette vérité. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'Adam se sentait coupable, car selon lui, il y a deux mots que l'homme ne doit jamais utiliser : le regret et la culpabilité, qui anéantissent les choix de l'être humain. À vrai dire, il adorait cette femme et sa plus grande histoire d'amour, avec Dalia, n'avait pas réussi à effacer son amour pour la petite Manal qui était plutôt une sorte de vide s'infiltrant entre les battements de son cœur.

Adam tourna le dos et s'en alla à pas lents. Au fond, il s'attendait à ce qu'elle le rappelle et lui demande de rester. Il avait imaginé maintes fois ce scénario et chaque fois il supprimait

un détail pour en ajouter un autre, disait quelque chose puis se ravisait. Ces instants accompagnaient les nuits d'Adam : il se couchait, fermait les yeux et s'engageait dans le jeu des probabilités qui s'interrompait soudain lorsqu'il somnait dans le sommeil.

Dans le premier scénario, elle agrippait ses mains et versait des larmes, il se dégageait avec violence en disant qu'il en avait ras le bol de son visage émacié par les chagrins, qu'il voulait faire sa vie loin de la lassitude sur le visage de son père le martyr sur la photo qu'elle dissimulait dans sa chambre à lui, loin des regards de son second époux.

Dans le deuxième scénario, il emportait la photo de son père et s'en allait. Lorsque Manal lui demandait de laisser la photo, il lui disait qu'elle ne méritait pas l'homme dont elle avait trahi le souvenir en se remariant. "Je l'aime pourtant et je ne cesserai jamais de l'aimer !" disait-elle. "C'est mon père et tu n'as rien à voir avec lui !" répondait-il en glissant la photo dans sa sacoche avant de partir.

Dans le troisième scénario, il l'imaginait en train de lui arracher la sacoche des mains pour reprendre la photo et la serrer contre elle. Adam avançait pour récupérer la photo, hésitait quelque peu, puis s'en allait.

Dans le quatrième scénario, elle le prenait par les épaules, le fixait dans les yeux et disait qu'elle voulait partir avec lui. Il la rabrouait et laissait tomber : "Reste avec ton mari. Tu le vaux bien !"

Dans le cinquième scénario, elle se mettait en travers de la porte pour l'empêcher de sortir. Il la regardait en disant : "Éloigne-toi, femme !" Ses paroles blessaient Manal à la nuque, elle posait la main sur ses plaies en gémissant avant de s'écarter pour le laisser sortir.

Dans le sixième scénario, elle lui demandait en lui serrant les mains de ne jamais oublier qu'elle était sa mère, qu'elle l'aimerait jusqu'à son dernier souffle. Il la regardait en disant qu'il avait déjà tout oublié, qu'il voulait recommencer à vivre comme s'il venait de naître.

Dans le septième scénario, il se penchait sur sa mère effondrée par terre pour la faire revenir à elle avec ses baisers. Il lui demandait pardon pour la peine qu'il lui infligeait, disait qu'il ne pouvait plus rester.

Manal parlait beaucoup dans les nuits de son fils et sa voix envahissait son sommeil. Il avait entériné toutes les probabilités de son chagrin, sa crainte pour lui et son appréhension pour son sort. Or, en voyant Adam agripper sa sacoche pour partir, elle déjoua toutes ses conjectures ; elle ne s'effondra pas, ne tendit pas les bras pour lui demander secours, se contenta de chuchoter quelques mots en se tenant comme une ombre chancelante dans l'obscurité. Elle lui tendit le testament de son père et l'aida à se lever avant de quitter l'entrée et de regagner sa chambre en fermant doucement la porte. Adam se retrouva seul à la porte, il partit sans se retourner.

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN JUILLET 2023
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS
ACTES SUD
LE MÉJAN
PLACE NINA-BERBEROVA
13200 ARLES

DÉPÔT LÉGAL
1^{re} ÉDITION : OCTOBRE 2023
N° impr. :
(Imprimé en France)